

Gaston Gallimard est l'homme d'une génération. Les jeunes gens de votre âge, en face de lui, sont muets. Que dire à ce vieux monsieur exténuant de courtoisie, coquettement timide, fatigué de tout et de soi-même, à qui l'on voudrait parler comme à Gide, Claudel, Rivière, Copeau, Schlumberger et Martin du Gard réunis, c'est-à-dire dans un style suranné, noble et reconnaissant? Donc, devant Gaston, vous vous tairez. Aux cocktails qu'il offre, vous le verrez s'isoler, armé de gentillesse et d'ennui, et attendre que ça se passe. Gaston Gallimard attend désormais que tout se passe : le bruit, cette littérature qu'il ne reconnaît plus, la vie elle-même... Rappelez-vous cette anecdote : un jour, Gaston devait rejoindre à Pontigny où se tenait une « décade » plusieurs de ses auteurs. Le temps passait sans qu'il arrivât. Malraux partit à sa recherche. Il le trouva flânant au bord d'une rivière, décidé à ne pas venir, résolu à laisser entre eux « les écrivains »... Quel regret y a-t-il derrière ces élégances? Quelle scène cruelle de la comédie bourgeoise

derrière la fatigue du dernier grand éditeur?

Posez-vous la question, mais ne la posez pas dans l'hôtel de la rue Sébastien-Bottin, à la fois clinique, ruche et ministère, où vous pénétrerez un jour ou l'autre, figé d'angoisse.

Ce ne sont pas des tendances qui voisinent ici, mais des personnes qui cohabitent. Une attraction mystérieuse les a réunies mais aucun esprit commun ne les a fondues. Comme dans les autocraties, chaque grand commis traite avec le souverain des problèmes de sa charge. Il est étrange que la NRF, qui a édité les plus grands monstres, ait rassemblé autant de Fonctionnaires. Ces hommes dont la fonction d'écrire devrait à peu près se confondre avec l'exercice de la liberté, n'ont eu de cesse qu'ils ne possédassent un bureau et un horaire. Ainsi voit-on venir chaque jour, nonchalamment mais fidèlement, les poètes et les psychologues professionnels les plus enviés de la république de l'édition. Les derniers réfractaires à l'embauche – un Guilloux, un Genet –, saisis de scrupule ou d'envie, font (dans les couloirs il est vrai) plus de présence que les

appointés de Gaston. Aménagé dans le style maison d'accouchement, le vieil hôtel impose un ton de voix contenu, les rires chuchotés. D'où cette allure de permanent et gentil complot de la vie Gallimard. Entre les cellules où vivent les étranges « employés » de cet étrange « patron », peu de communications. Les quantités de travail fournies peuvent séparer les uns, les goûts séparent les autres. Il vous arrivera de douter que tous ces gens-là se connaissent. Quoi de commun entre un Michel Mohrt et un Paulhan ? Entre un Parain et un Dutourd ? Camus et Blanzat voisinent ; pourquoi pas ? Non pas loin au-dessus, mais sensiblement à côté de ces otages de la littérature, règnent les membres de la famille. Si vous devenez un auteur de la NRF, il vous faudra choisir : Gaston ou Claude ? À qui s'adresser ? Ce n'est pas un choix entre des personnes, ni des âges, mais entre des façons de concevoir l'édition. Il vous faudra aussi, très vite, apprendre à reconnaître les personnes dont l'amitié vous sera indispensable. La première sera Camille Dutourd. Elle est la publicité

faite blonde, l'influence faite sourire. Elle est fidèle à ses amis. Traitez-la avec déférence ; on ne vous pardonnerait pas de la prendre pour une espèce même supérieure de chef de service. Si vous ne pèlerinez pas rue Sébastien-Bottin en auteur, mais en aventurier, votre attitude sera plus désinvolte. Allez directement où sont vos protecteurs et négligez les autres portes. Chez Camus vous trouverez le regard loyal et la poignée de main significative. Chez Queneau les pièges d'une astuce affreusement aiguisée. La *NNRF*, elle, mérite un moment de halte.

Lorsqu'elle reparut, en 1953, elle oublia, dans sa petite proclamation (Nous serons Nouveaux, nous serons Revue, nous serons Français...) de citer Drieu. Est-ce cette omission qui lui a donné un air un peu contraint ? Ses mercredis cultivent de vieilles habitudes arrosées de porto. Une opiniâtre dame du monde y bavarde maigrement. La jeunesse, où est-elle ? Eh bien, elle n'est plus ici. Allez cependant à la *NNRF*, c'est le seul endroit de Paris où l'on puisse encore

présenter un « texte » sans ridicule. La *NNRF* peut vous apporter un lustre à la fois vieillot et de bon ton. Il va sans dire que la revue est une anthologie des morts, un panthéon des gloires confortables, etc. Regardez-y de plus près. Vous y lirez, en douze mois, plus de textes dignes d'être publiés que dans n'importe quelle autre revue. C'est la tenue, le col haussé, le côté inspecteur des finances des lettres qui font du tort à la *NNRF*. La dictature bicéphale d'Arland et de Paulhan, boiteuse et irritante par bien des aspects, a ses compensations. Nulle note ne paraît sans que les deux compères, muets comme des carpes, aient échangé une multitude de petits billets. Jugements laconiques, questions sournoises, pièges matois, ces billets ont un air un peu compassé, naïf, auquel il ne faut pas se fier. L'originalité malade de l'un, les scrupules paysans de l'autre, s'étalent pudiquement dans ces griffonnages. Abandonnée à la seule stérile subtilité de celui-ci, ou à la seule rageuse probité de celui-là, la revue eût mal tourné. Mais attelés ensemble, ces deux hommes si mal faits pour le trait

mènent assez allègrement la vieille limousine. Traitez-la en effet comme ces Rolls de formes si archaïques qu'on ne peut dire si elles datent de la veille ou de vingt ans. Elles assurent cependant la gloire britannique, une gloire presque mythologique, et transportent avec dignité les vieilles personnes d'importance. La *NNRF* est un puissant véhicule réservé surtout à l'exportation. Les Suisses, les Portugais, les Chiliens doivent nous envier cette bonne mécanique incroyable, capable encore de charger sans faiblir trente-sept pages de Saint-John Perse, de monter tous freins serrés les chroniques pentues de Blanchot, de dévaler les bonnes collines d'Audiberti ou de Giono.

Vous avez deux moyens de vous glisser dans l'équipe de la *NNRF*, équipe fluide et toujours défaite, et la seule tranquillité vous permettra ensuite de vous y maintenir. Le premier moyen consiste à apporter une chose rare à Paulhan. (Je vous ai indiqué les risques courus à partir de là.) Le second, plus sûr, consiste à proposer à Arland quelque note critique. La pratique modeste,

tenace, inlassable de la note critique (et de sa sœur cadette, la *notule*) vous vaudra, rue Sébastien-Bottin, estime et sympathie. Ne considérez donc pas que le fait de faire surface à la vie littéraire dans ces eaux-là vous « marque » dangereusement ou flatteusement. Vous ne serez pas marqué du tout. De nombreux littérateurs (ils se nomment Judrin, Perec, Perros, Abirached, etc.) pratiquent la note à la *NNRF* depuis trois ans sans que personne s'en soit encore aperçu. À la *NNRF* vous pantouflerez, mais sans jetons de présence. On y pratique encore l'effusion proprement littéraire, le goût désintéressé d'écrire. Le grand bureau solennel du second étage, où naviguent des bureaux ministres en métal gris comme des cétacés apprivoisés, est le refuge de la gratuité dans la vaste usine Gallimard. Ailleurs on dresse inlassablement les « plannings » jumelés de la « Série noire » et des psychologies de l'art. Marcel Duhamel et Malraux sont les stakhanovistes du combinat NRF-Hachette. Ils ont beaucoup amélioré sa productivité de ces dernières années. À côté de ces champions

de la méthode et de la régularité, les vedettes des éditeurs concurrents font figure d'outsiders doués, mais amateurs.

★

Aucune autre maison ne vous imposera ce respect religieux, appris déjà dans les manuels et les classiques Vaubourdolle, qu'inspire la NRF.

Leurs maîtres, d'abord, ne rassurent pas. Vous n'imaginez Gaston qu'éditeur. Alors que René Julliard vous semblerait à sa place à Nanterre derrière le bureau de M. Pigozzi, ou Maurice Bourdel à l'Automobile Club en train de tenter le petit chelem à pique, ou M. Esménard assis dans le banc d'œuvre de l'oratoire. (Mais existe-t-il un banc d'œuvre dans les temples?) Un Robert Laffont, lui, associé avec cinq de ses confrères et s'étant fabriqué, sur cette dispersion, une espèce d'unité, est dans la situation privilégiée d'un auteur qui aurait légalement signé cinq contrats. On devrait se faire, ainsi, cinq adversaires; comme tant d'animosité



épuiserait tout le monde, cela fait cinq (méfiantes) amitiés. Les entreprises d'édition, parce qu'elles vivent ou meurent aussi bien de l'artisanat et du bricolage, selon que leurs propriétaires ont ou non du génie (un peu de génie), sont instructives à observer. Vous en verrez mourir dans la quiétude. D'autres survivre dans l'angoisse, comme Stock; dans la paix des cœurs, comme Albin Michel; dans l'opulence, comme Flammarion. Rien, en elles, ne vous attirera. Un jeune homme doit être séduit par son éditeur. Ses rapports avec lui seront d'ordre passionnel. Ratée, la liaison deviendra collage; réussie, un mariage hargneux, brûlant, dont les partenaires, âpres au gain et la vanité écorchée, ne rêveront que trahison et divorce.

Ne vous laissez entraîner à cette aventure que là où la passion semble possible. Elle l'est, bien sûr, rue de l'Université, sous les armes dorées de Julliard. Julliard a inventé (mais Grasset n'était-il pas passé par là?) le romancier-qu'on-lit. Druon, Curtis, Nicole, Boule, Mallet-Joris, Arnaud, Sagan ont en

commun de raconter des histoires que les lecteurs retiennent. Ces succès, c'est la faiblesse de Julliard. Prévoyez le cas où vous seriez un bon auteur invendable; votre place est alors à la NRF. Chez Julliard, vous n'aurez pas de moyen terme entre le succès bruyant et l'échec total. On peut ne pas vouloir courir cette chance.

Le refuge de la confiance, rue de l'Université, est aux *Lettres nouvelles*. Maurice Nadeau, qui a renoncé depuis un moment déjà à découvrir chaque semaine « le meilleur roman écrit depuis la Libération », Nadeau, donc, règne aux *Lettres nouvelles*. C'est une revue de Professeurs, moins sérieuse que *Critique*, moins vive de ton que *Les Temps Modernes*, où les maîtres mots sont « sociologie » et « dialectique », le maître pays la Chine et les grands morts Joyce et Kafka. Dans notre géographie, Nadeau-sur-gauche se situe dans l'immédiat voisinage de *L'Observateur* et de *Théâtre Populaire*. Les rédactions et les sommaires échangent les personnes mais se repassent éternellement les idées. Voilà quelques années, vous auriez

été séduit par ces idées-là. Pourquoi ont-elles ce goût de vieux aujourd'hui? Peut-être, chez ces spécialistes du sérieux, manquent-elles justement de sérieux? Toutes ces querelles sont politiques, et c'est toujours en épousant une cause que vous creuserez votre trou littéraire. Mais vous sentez-vous une vocation de mari pour les causes éternellement gagnées de l'utopie? Hantez *L'Observateur*. Vous y trouverez de bons garçons, légers, brouillons, mondains. Ouvrez *Carrefour* ou *Rivarol*, on vous y apprend que ce sont là des traîtres, de dangereux révolutionnaires. Quoi! ce triste bourgeois libéral, cet homme du monde, Stéphane, le gentil Doniol-Valcroze, voilà nos jeteurs de bombes? Comment ne pas sourire?

Entre les cocktails de maisons d'édition, les bars, quelques salles de rédaction, quelques salons, vous découvrirez que les intrigues amoureuses, les complicités sociales, le copinage noctambule créent une seule et vague famille, où se retrouvent les adversaires de journaux et les rivaux littéraires. On se serre la main; on bavarde

même un peu. Les injures échangées, on a en commun de s'ennuyer ferme et d'avoir trente ans à Paris au même moment de l'histoire du monde. Ça crée des liens. La courtoisie, le libéralisme et la fatigue ont raison des divergences d'opinions. Ne soyez plus dupe des animosités de principe, des déclarations de guerre. Les escarmouches n'ont pas lieu entre de véritables adversaires, entre de véritables personnes, mais entre des personnages sommaires composés à moitié par les intéressés, à moitié par leurs frères d'en face. Que l'un d'eux *évolue*, revienne sur certaines de ses opinions et le proclame, ce sera peine perdue. Quelque eau qui coule dans ses livres, articles, mises au point, elle fera éternellement tourner le moulin dont il est le prisonnier mécontent, trop tard scrupuleux. À tous les étages de ce caravansérail vous découvrirez des réseaux d'amitiés, les pactes conclus dans les dîners, en week-end, en buvant un verre au Port-Royal, en déjeunant au Berkeley, en buvant un autre verre à l'Élysée-Club, en dansant à l'Éléphant blanc, en soupant chez Lipp.

Comment des gens qui se rencontrent chaque jour pourraient-ils se tenir rancune sans risquer un massacre général? Votre premier souci sera d'entrer dans cette amitié. Elle est multiforme et solide; elle cimente des privilèges; elle exclut les tricheurs, et les premiers exclus seraient ces tricheurs plus indéliçats que les autres : les empêcheurs de danser en rond. La république des lettres, c'est la république des camarades.

Les règlements de comptes de 1944 et l'usage retrouvé de l'invective sans conséquences ont fait douter de cette complaisance générale, ont accrédité la fable de clans irréconciliables et de milieux allergiques les uns aux autres. N'en croyez rien. Les sociétés ont la littérature qu'elles méritent, et notre bourgeoisie a une littérature bourgeoise. Qui sont ces bavards inséparables, le vieux Charentais gris, le jeune Charentais rouge (non, roux!)? Ils s'appellent Chardonne et Roy. Ces dîneurs attablés? Laurent et Stéphane. Ce jeune homme flatté d'être présenté à Lazareff, n'est-ce pas celui qui le traitait de salaud?

Vous amuserez Tours avec ces anecdotes.

Quel est donc le pouvoir capable de réussir ces rencontres, la loi qui régit ces tête-à-tête de frères ennemis? C'est, si vous voulez, le pouvoir que détient chacun à Paris mais qui ne peut s'exercer qu'en commun, *de se donner les uns aux autres du prestige*. On reçoit sensiblement la même notoriété qu'on donne, mais à la condition d'être tolérant. Un isolé est perdu dans cette foire aux échanges. Voici le secret : Dupont et Durand bavardent pour la première fois. Dupont se dit : « Quand même! Qui m'aurait dit, voilà seulement cinq ans, que je serais aujourd'hui en train de bavarder familièrement avec Durand! Que de chemin parcouru... » Et Durand : « Eh bien! le voici, le fameux Dupont! On le dit inabordable. Il a vite fait sa place. Et le voici tout aimable, tout familial. Je ne suis pas encore près de perdre le contact... » Et cet échange illusoire, ce vent troqué contre du vent, de proche en proche s'étend et forme une société.

Restent les talents. Mais nous reviendrons là-dessus.